

Tic-tac-toe

Dominique Lavallée

Number 97, Spring 2003

La honte

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavallée, D. (2003). Tic-tac-toe. *Moebius*, (97), 59–62.

DOMINIQUE LAVALLÉE

Tic-tac-toe

Fanie ne se lave pas les mains après avoir uriné. Elle ne fait pas de sourire mal à l'aise si quelqu'un la bouscule au passage. Elle marche en sifflotant comme un homme. Elle crache sur les trottoirs. Pour un rien, Fanie s'enrage. Comme une catapulte, elle est toujours prête à se dresser pour lancer des insultes. Elle refuse de se conformer. Sa mère a tellement voulu l'enfermer dans une petite boîte étiquetée: «bonne petite fille», «femme de carrière», «mère de famille», «fille qui s'occupera de sa vieille mère le temps venu», qu'elle ne supporte plus qu'on veuille l'obliger à quoi que ce soit. Fanie préfère dire non, c'est plus sûr.

Fanie Borduas s'isole. Elle ne s'entend pas crier à l'aide. La honte a formé des bouchons dans ses oreilles.

*

J'ai connu Fanie il y a trois ans, alors qu'on travaillait dans une agence de publicité. Elle avait vingt et un ans. Dès qu'elle est arrivée parmi nous, elle présentait un tempérament si calme que nous l'avons acceptée aussitôt. Mais, on a vite remarqué que quelque chose chez elle ne tournait pas rond.

Absorbée par mon travail, du coin de l'œil seulement, je m'étais aperçu que quelqu'un passait et repassait devant mon bureau. Ça m'agaçait comme lorsqu'une mouche me tourne autour. En y portant attention, j'ai constaté que c'était de Fanie qu'il s'agissait. Elle se levait pour se rendre aux toilettes au moins cinq fois en une seule heure. Motivée par la curiosité, mine de rien, je l'ai suivie. Elle était enfermée. Je pouvais constater qu'elle ne pissait pas. Je mourais d'envie de savoir ce qu'elle y fabriquait. J'avais pu noter qu'elle y allait systématiquement

après chaque appel qu'elle recevait. C'était une sorte de routine, un rituel sacré.

Je vais les enculer ces fichus connards de clients! «Jeune fille, envoyez-moi une nouvelle facture immédiatement!» Je t'en ficheraï, moi, des «immédiatement»! Comment est-ce que je vais faire pour les endurer tous ces imbéciles qui osent me dire ce que je dois faire? Il y en aura toujours. J'étouffe. J'aimerais me pousser loin d'ici. Crisse! Qu'on me laisse libre!
 PAUSE *Mais, merde! Voyons... où est-ce que je l'ai mise donc?*
 PAUSE *Ah! Mon Dieu que ça fait du bien! Quel soulagement!* LONGUE PAUSE *Je n'aurais pas dû. Maintenant, je me sens mal. Il faut que j'arrête ça. Il le faut! Je ne recommencerai plus, c'est juré!*

À sa troisième journée parmi nous, la patronne lui a demandé à quoi elle avait occupé ses deux premières journées. Elle cherchait à savoir si elle devait lui assigner plus de tâches. Fanie s'est contentée de siffler entre ses dents et elle a tourné les talons. Confondue, sa patronne l'a fait revenir à son bureau pour obtenir des explications sur le sens d'une conduite aussi inappropriée. Fanie, les bras croisés, résolument fermés, le corps déhanché, fixait le plafond en soupirant fortement, ignorant la présence de son interlocutrice. Ce jour-là, Fanie a eu droit à des remontrances pour son attitude. Un premier avertissement a été immédiatement consigné à son dossier.

Sale conne! Je t'en foutrai, moi, des avertissements! Je vais la tuer! Je vais la tuer, cette conne! PAUSE *Il y en aura toujours des maudites connes pour me dire quoi faire! Qu'est-ce que je vais devenir?* PAUSE *Je ne me sens pas bien. Je vais dégueuler tellement je me sens mal.* PAUSE *Ah!... Cristie que ça fait du bien. Je me sens tellement mieux. Une chance que je peux me pousser ici.* LONGUE PAUSE *Pourquoi est-ce que je ne peux pas me contrôler?* PLEURS *Pourquoi? J'ai tellement honte de moi. Tellement.*

Sous le regard consterné des autres travailleurs, Fanie est sortie de la salle de bain les yeux bouffis, est entrée dans son bureau, a ouvert les volets de la fenêtre et, contre toute attente, a grimpé debout sur le châssis. On pouvait voir ses épaules se soulever puis s'abaisser tranquillement. Elle prenait de grandes bouffées d'air. Son corps est redevenu souple, semblable à celui d'une anguille qu'on aurait

remise à l'eau. On aurait dit qu'elle s'abreuvait de liberté pour se donner la force de combattre. Combattre quoi? J'aurais bien aimé le découvrir.

Fanie avait des yeux intimidants. Ils auraient pu exprimer de la tendresse, mais ils avaient plutôt l'air de dire: «Allez vous faire foutre tous autant que vous êtes!» Des yeux ni tout à fait bleus ni tout à fait gris, qu'elle maquillait d'une épaisse couche d'ombre à paupières, couleur marron. Elle portait un rouge à lèvres provocant et des robes de velours à manches longues. Elle semblait tout droit sortie d'un bordel français de la fin des années trente. En observant Fanie, on avait l'impression d'être devant un cheval indomptable.

À sa quatrième journée de travail, dès son arrivée, elle a déposé sur le photocopieur le sac qu'elle portait en bandoulière pour en sortir un chat très laid au pelage huileux par endroits, aux oreilles tailladées et à l'œil crevé qui avait mal cicatrisé. À l'unisson, nous avons reculé d'un pas. Elle, elle s'est collée la joue sur cet animal répugnant, nous a dévisagés à tour de rôle avec un air de défi. La patronne est entrée à ce moment précis et lui a donné un deuxième avertissement, la sommant de se débarrasser de la bête sur-le-champ. Elle n'a pas manqué de lui faire remarquer que, pour trois mois encore, elle demeurait une employée au statut précaire.

Fanie occupait un poste au service à la clientèle. Cachée derrière le mur près de sa porte, j'écoutais ce qu'elle disait. Elle commençait avec gentillesse, puis je l'entendais dire des phrases qui me faisaient sursauter: «Qu'est-ce que tu veux que je te dise, mon bonhomme? T'as du mauvais service avec nous? Moi, si j'étais à ta place, je ne la paierais pas, la facture. Écœure-moi pas pour ça!» Puis plus rien. Elle raccrochait. Elle se levait et, tandis que je m'empressais de faire semblant de lire des phrases invisibles, elle se dirigeait vers la salle de bain.

La cinquième journée, la patronne est entrée dans le bureau de Fanie et a fermé la porte derrière elle.

Puis, la porte s'est rouverte. La patronne est sortie. Nous attendions avec impatience que Fanie sorte à son tour. Nous étions persuadés qu'elle venait d'être congédiée, les clients s'étant assurément plaints.

Elle est apparue dans le cadre de la porte au bout de dix interminables minutes, est passée près de nous, affichant un flegme surprenant et presque indécent vu les circonstances, pour aller de nouveau aux toilettes. Elle y est restée un peu plus longtemps qu'à son habitude. Lorsqu'elle s'est enfin décidée à en sortir, elle a défilé devant nos regards perplexes et intrigués avec la même attitude. Elle a ramassé ses effets personnels qu'elle a engouffrés dans son sac à bandoulière ainsi que dans deux sacs en plastique.

Par la fenêtre, je me suis penchée pour la voir franchir le seuil de la porte. Sur les lèvres de Fanie, un grand sourire se dessinait. Elle s'est arrêtée sur le trottoir, a laissé tomber ses sacs de chaque côté, et a pris une très grande respiration.

Je me suis aussitôt élancée vers la salle de bain et j'ai ouvert une à une les portes, à la recherche de quelque indice. En poussant la dernière, j'ai découvert une lame de rasoir souillée de sang, laissée sur le siège comme une signature.

Fanie Borduas porte toujours de longues manches de velours qui cachent son secret et empêchent quiconque de pouvoir l'aider.

Fanie Borduas joue au tic-tac-toe sur sa peau.